La Jeune Belgique, 6e année, tome 5, n° 1, 20 déc. 1885, p. 19-25.

VERS POUR UNE ROUSSE

A Georges EEKHOUD
A celui qui dit si bellement la terre de Flandre
CES VERS
Qui chantent la Femme !

I

J'aurai magnifié ta forme inaltérable,
J'aurai fait éternel ce qui n'avait qu'un jour,
Et dans des vers de cuivre enfermant ton contour,
Plaqué comme une armure à ton sein vulnérable !

Je t'aurai mise droite hiératiquement,
Portant dans tes doigts fins mon cœur mélancolique
Que figure à jamais un grand lys symbolique
Où dort dans la blancheur mon unique serment.

Car c'est la seule, toi, Reine du crépuscule,
Dont le corps souverain ne m'aura pas menti,
Et qui m'auras fait voir l'Idéal pressenti
Quand tes cheveux s'ouvraient comme un drapeau qui brûle.

Qu'importera ton nom aux hommes de demain,
Vain pavillon perdu d'un vaisseau qui s'ensable ;
Une chose de toi demeure impérissable,
Ce sont tes longs cheveux d'or rouge et de carmin.

Car je les ai pendus pour les saisons lointaines,
— Tels les fils de la Vierge aux arbres du printemps. —
Je les ai suspendus, tes beaux cheveux flottants,
Aux branches de mes vers debout comme des chênes !

II

Oh ! ces cheveux, couleur de forêt automnale,
Couleur de bois rouillés par novembre approchant !
Oh ! ces cheveux rougis comme un soleil couchant
Chauffant de leurs reflets ton teint de nacre pâle.

Oh ! ces cheveux pareils à des poils de lion
Dont un je ne sais quoi s'exhale de sauvage.
Cheveux lourds, flots houleux ondulant au visage
Qu'un peigne arrête et mord dans leurs rebellions !

Cheveux fauves, drapeau glorieux qui s'arbore
Inoubliablement dans l'âme du passant !
Casque de cuivre rouge où coulerait du sang
Qui dans le sombre soir s'atténue et se dore.

Oh ! ces cheveux ! Gerbe tordue, épis brûlés !
Oh ! ces cheveux ! Flambeau vivant, torche brandie,
Torche de faste et d'or où déjà s'incendie
L'impénétrable ciel de mes jours reculés !

III

Moi qui croyais ma bouche hostile à tout aveu,
Moi qui croyais mon cœur comme un glaçon polaire,
Je le sens qui se fond soudain et qui s'éclaire
Pour avoir approché ta crinière de feu.

Il me monte au cerveau comme un coup de folie,
Et tes cheveux flambants — toi que je veux aimer —
Seront le brasier rouge où je vais consumer
Le sachet odorant de ma mélancolie.

Voici que chante en moi le chant tumultueux
Des désirs, des baisers, des soirs voluptueux
Où je déroulerai tes cheveux dans l'alcôve !

Et baisant et mordant ta riche toison fauve
Je croirai — réjoui de mon sort non pareil —
Avoir bu de la flamme et mangé du soleil !

IV

Laisse-moi contempler tes boucles lumineuses
Et sous ton voile blanc tes lourds cheveux dorés ;

Ils ont le ton rouillé des eaux ferrugineuses
Qui mêlent de l'écume aux cailloux mordorés.

Mais je rêve plus tard de la voir étalée
Cette ample chevelure, au seuil de ton sommeil ;
La source aura grandi pour courir la vallée
Et mettre sur ta chair des frissons de soleil.

Puis soudain dans ces soirs d'amour et de folie
Ta toison s'épandra comme un fleuve orageux
Roulant du feu, de l'or, du sang et de la lie
Entre tes seins debout comme des pics neigeux.

Alors je plongerai dans tes cheveux ma tête
Où trône en plein azur le fier entassement
De mes rêves pareils à des beffrois en fête,
Pour qu'ils y soient mirés impérissablement !

Et pour qu'après l'amour ils gardent dans leurs houles
Ces souvenirs de moi, pour toujours ébauchés,
Comme un fleuve superbe et dédaigneux des foules
Roule encor, loin du port, des tours et des clochers !

V

Mon peintre génial, apprends-moi, Titien,
Où — dans quel bois rouillé, quelles fauves étoiles —
Où l'avais-tu cherché ce Roux vénitien
Qui pour l'éternité met un nimbe à tes toiles !

Est-ce en une forêt que l'automne brunit,
Est-ce en de vieux salons dont meurent les dorures ?
Où l'avais-tu trouvé, ce ton qui réunit
Des gammes d'anciens cuirs et de riches fourrures !

Est-ce en un lac dormant où s'éteint le soleil
Dont le dernier rayon jaunit l'eau pâle et triste !
Est-ce en un plat de cuivre empli de sang vermeil
Où songe, les yeux clos, le chef de Jean-Baptiste ?

Ou peut-être avais-tu regardé seulement
Les femmes de Venise — ô Maître qui rayonnes —
Copiant leurs cheveux avec tes doigts d'amant,
Leurs cheveux roux, pareils à des poils de lionnes !

VI

Mon cœur avait en lui les douleurs de Venise,
Une ville déchue, une ville qui meurt,
Une ville où, le soir, lentement s'éternise
La voix d'or du passé dont s'éteint la rumeur.

Une ville de rêve où des canaux prolongent
Leurs chemins de silence et de froide douleur
Entre des quais de pierre abandonnés qui songent
Et mettent dans l'eau sombre un peu de leur pâleur.

Mais voici que soudain la cité de mon Ame
A reconquis son faste et son orgueil ancien
Quand vous avez relui, fait d'amour et de flamme,
Soleil roux, toison d'or, drapeau vénitien !

Et mes rêves, baignés du feu des girandoles,
Ont repincé le luth sous la lune en halo,
Et j'ai senti le soir des fuites de gondoles
Qui passaient sur mon cœur étoilé comme l'eau !

VII

Dis, les commencements d'amour sont les meilleurs ?
C'est une impression, une réminiscence
De souffrance finie, et de convalescence,
De malades guéris qui reviennent d'ailleurs.

Qui reviennent chez eux, dans leur maison rouverte,
S'appuyant l'un sur l'autre, incertains de leurs pas ;
Ils vont se regardant et parlant encor bas
A travers le jardin dont la pelouse est verte.

Ils gardent dans leurs yeux le soleil du Midi
Et dans l'eau du bassin ils se trouvent moins pâles,
Mais ils ont peur encore et se couvrent de châles
Lorsque le soir descend dans le parc attiédi.

Car sont-ils bien guéris ? Ne sont-ils plus malades
Du mal d'être tout seul et de ne pas aimer ?
Et leurs cœurs, doucement inquiets, vont semer
Leurs rêves dans le vent comme des sérénades !

VIII

Nous sommes dans l'amour comme sur un navire
Qui prend le large et va vers un port incertain ;
Le ciel est bleu, les flots ont des plis de satin
Sur le corps de la mer géante qui s'étire.

Les passagers d'amour penchés sur les haubans,
Tandis qu'un vent léger dans les voiles circule,
Regardent les lointains que leur désir recule
Afin d'éterniser ces heureux soirs tombants.

Car à peine en allés, saisis de frissons vagues,
Ils devinent déjà qu'au bout de l'horizon
Chacun d'eux s'en ira dans une autre maison
Et qu'ils n'ont pour s'aimer que le chemin des vagues !

Afin de prolonger l'amour qui leur est cher,
Ils voudraient arrêter ou ralentir l'allure
Du vaisseau dont le vent fait claquer la voilure,
Ils voudraient élargir et reculer la mer.

Car la peur de se perdre à la fin du voyage,
L'inéluctable adieu qui doit les séparer,
Le port où les marins descendront amarrer
Le navire lassé de s'ouvrir un sillage,

Toute la vision de leur bonheur détruit
Quand ils auront fini la longue traversée,

Met un trouble si grand au fond de leur pensée
Qu'ils n'osent même plus s'embrasser dans la nuit !

IX

Quand tu lèves les bras, câline et provoquante,
Ton buste en une amphore aux contours sinueux
Où tes cheveux sont roux comme un vin d'Alicante.

Dans l'or liquide et froid de ce vin fastueux
Laisse-moi m'enivrer en de longues extases
Et me soûler de toi comme un voluptueux.

Tes boucles, on dirait des anneaux de topazes.
Je les glisse à mes mains de royale pâleur
Pour approcher tes seins qui sont de nobles vases,

Des vases où l'on sent le parfum cajoleur
Que met sur leur ivoire une rose nouvelle
Dont le bouton s'entr'ouvre en sentant la chaleur.

Mais quand, pour m'éblouir, ta tête s'échevèle,
Faisant ruisseler l'or en lingots fulgurants,
Je suis soudain l'avare absurde et sans cervelle,

Allongeant ses doigts fous, crispés et conquérants,
Parmi ces longs cheveux d'amazone et de reine,
Parmi ces cheveux roux aux frissons odorants,

Comme dans l'or vivant d'une cassette pleine.

X

Je vous ai vue en rêve au fond d'un soir tragique
Où mourait dans la pourpre un soleil léthargique
Dont l'orbe était rongé comme un blason usé.

Sur la croix de mon Art j'étais martyrisé,
Et le tourment de l'Œuvre entrait son fer de lance

Dans mon cœur qui saignait et mourait en silence.
Vous étiez à genoux, dans un sombre manteau,
Et vos yeux regardaient l'ironique écriteau,
Et sur le gibet noir mon corps rigide et maigre,
Et la foule emplissant ma bouche de vinaigre !

Tout au fond s'étendaient des paysages bleus
Et le vent grelottait dans les arbres frileux,
Ce pendant qu'à mes pieds d'autres femmes aimées,
Couvertes de tissus aux reliefs de camées,
Comme dans les Memling et les Quentin Metsys,
Tenaient en leurs doigts fins leurs âmes comme un lys

Et vous, considérant ma divine agonie,
Sentant dans votre cœur descendre mon génie,
Heureuse atrocement que je mourrais pour vous,
Et secouant au vent vos larges cheveux roux,
Vous suiviez un départ d'anges dans les nuées,
Aux ailes de condor lentement remuées,
Qui s'en allaient porter mon âme au Tout-Puissant...

Et vos cheveux étaient tout rouges de mon sang !

GEORGES RODENBACH.

Roux.

—

Vers pour une Rousse

à Georges Eekhoud

à celui qui dit si bellement la terre des Flandres

ces Vers

qui chantent la Femme !

2

J'aurai magnifié ta forme inaltérable,
J'aurai fait éternel ce qui n'avait qu'un jour,
Et dans des vers de marbre enfermant ton contour
Plaqué comme une armure à ton sein vulnérable !

J'~~aurai magnifié ta forme~~ ~~inaltérable~~ ~~périssable~~
~~Et dans des vers de marbre en formant ton contour~~
~~La douleur de la mer~~ a ~~[illegible]~~ dans le sable
~~J'aurai fait éternel~~ ce qui n'avait qu'un jour.
Et sur ~~[illegible]~~ [illegible] dans le sable.
Qui ~~[illegible]~~ ta gloire invulnérable
J'ai ~~[illegible]~~ ~~qui forgeait~~ une armure à ton sein vulnérable
Plaqué comme
Sur ~~[illegible] héroïquement~~

Je t'aurai mise droite héroïquement
Portant ~~[illegible]~~ dans du sang frais ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ ton cœur hyperbolique
Une figure à jamais un grand lys symbolique
Où l'on voit dans la blancheur [illegible]
~~[illegible]~~ Reine des crépuscules,
Car c'est toi seule – toi ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
Dont le corps souverain ne m'aura pas menti,
Et qui m'aura fait voir l'idéal pressenti
Quand tes cheveux s'ouvraient comme un serpent qui [illegible]

Qu'importera ton nom aux hommes de demain
Vain pavillon perdu d'un vaisseau qui s'ensable ;
Une chose de toi demeure impérissable
C'est ton large cheveu ~~[illegible]~~ d'or rouge et sa crinière.

Car je les ai pendues pour les savoir lointaines
— Tels les fils de la Vierge aux arbres du printemps —
Je les ai suspendus, tes beaux cheveux flottants,
Aux branches de mes vers debout comme des chênes !

II

Oh ! ces cheveux, couleur de forêt automnale,
Couleur de bois rouillé par ~~l'automne~~ ~~l'hiver~~ novembre approchant !
Oh ! ces cheveux rouges comme un soleil couchant
Chauffant de leurs reflets ton ~~[illegible]~~ teint de nacre pâle.

Oh ! ces cheveux pareils à des poils de lions
Dont un je ne sais quoi s'exhale de sauvage.
Cheveux lourds, flots houleux ondulant au visage
Qu'un peigne arrête et mord dans leurs rebellions !

Cheveux fauves, drapeau glorieux qui s'arbore
~~[illegible]~~ Inoubliablement dans l'âme du passant !
Casque de cuivre rouge où coulerait du sang
Qui dans le sombre soir s'allume et se dore.

Oh ! ces cheveux ! gerbe tordue, épis brûlés !
Oh ! ces cheveux ! flambeau vivant, torche brandie
Torche de feu et d'or où déjà s'incendie
L'impénétrable ciel de mes jours reculés !

III

Moi qui croyais ma bouche hostile à tout aveu,
~~[illegible]~~ ;
Moi qui croyais mon cœur comme un glaçon solitaire
Je le sens qui se fond ~~[illegible]~~ toujours et qui s'éclaire
~~[illegible]~~ Pour avoir approché ta ceinture de feu.

Il me monte au cerveau comme un coup de folie,
Et toi ~~[illegible]~~ chérie flambante toi que je veux ravir -
Devant le brasier rouge où je vais consumer
Le sachet odorant de ma mélancolie.

Voici que chante en moi le chant ~~[illegible]~~ tumultueux
Du désir, des baisers, des nuits voluptueuses
Où je déroulerai ta chevelure dans l'alcôve !

Et baisant et mordant ta riche toison fauve
Je croirai - réjoui de mon sort non pareil -
Avoir bu de la flamme et mangé du soleil !

Céline

F.d

IV

Laisse-moi contempler tes boucles lumineuses
Et sous ton voile blanc tes lourds cheveux dorés ;
Ils ont le ton rouillé des eaux ferrugineuses
Qui mêlent de l'écume aux cailloux mordorés.

Mais je rêve plus tard de te voir étalée
Cette ample chevelure, au seuil de ton sommeil ;
La source aura grandi pour couvrir la vallée
Et mettre sur ta chair des frissons de soleil.

Puis soudain dans ces soirs d'amour et de folie
La toison s'épandra comme un fleuve orageux
Roulant du feu, de l'or, du sang et de la lie
Entre tes seins debout comme des pics neigeux.

Alors je plongerai dans tes cheveux ma tête
Où trône en plein azur le fier entassement
De mes rêves pareils à des beffrois en fête
Pour qu'ils y soient noyés impérissablement !

Et pour qu'après l'amour ils gardent dans leurs houles
Ces souvenirs de moi, pour toujours ébauchés,
Comme un fleuve superbe et dédaigneux des foules
Roule encor, loin du port, des tours et des clochers !

apprends-moi, Titien

Mon peintre génial, ~~dites-moi~~, ~~donc Titi~~ ~~Tit~~

~~Où l'[illegible]~~

Où — dans quel bois touffu, quelles places étoilées —
Où l'avais-tu cherché ~~[illegible]~~ ce Roux vénitien
Qui pour l'éternité met un nimbe à tes toiles ?

Est-ce en une forêt que l'automne brunit,
Est-ce à de vieux salons dont s'usèrent les dorures ?
Où l'avez-~~vous~~ tu trouvé, ce ton qui réunit
Des gammes d'anciens ~~[illegible]~~ cuirs et de riches fourrures !

Est-ce en un lac dormant où s'éteint ~~[illegible]~~ le soleil
Dont les derniers ~~l'ultime~~ rayon jaunit l'eau pâle et triste ?

Est-ce en un plat de cuivre empli de sang vermeil
Où songe ~~[illegible]~~, l'œil clos, le chef de Jean Baptiste ?

~~Ou peut-être [illegible] regardé seulement~~
~~Toi, un peintre qui pour l'éternité [illegible]~~
~~Les femmes~~
~~Les femmes de Venise à la fois des automnes~~
~~Elles souriaient à vos lèvres d'amant~~
~~Des [illegible] en os comme ce~~

Ou peut-être avais-tu regardé seulement
Les femmes de Venise — ô maître qui rayonnes !
Copiant leurs cheveux avec tes doigts d'amant
Leurs cheveux roux, pareils ~~aux~~ des feuilles ~~[illegible]~~ de Pomone !

Mon cœur avait en lui les douleurs de Venise,
Une ville déchue, une ville qui meurt
Une ville où, le soir, lentement s'éternise
La voix d'or du passé dont s'éteint la rumeur.

Une ville de rêve où des canaux prolongent
Leurs chemins de silence et de froide douleur
Entre des quais de pierre abandonnés qui longent
Et mettent dans l'eau sombre un peu de leur pâleur.

Mais voici que soudain la cité de mon âme
A reconquis son faste et son orgueil ancien
Quand vous avez relui, fait d'amour et de flamme,
Soleil roux, toison d'or, drapeau vénitien !

Et mes rêves, baignés du feu des girandoles,
Ont repeint les palais sous la lune en halo,
Et j'ai senti le soir des fuites de gondoles
Qui passaient sur mon cœur étoilé comme l'eau !

—

Gustave 83

Dis, les commencements d'amour sont les meilleurs ?
C'est une impression, une réminiscence
De souffrance finie, et de convalescence,
~~[illegible]~~ De malades guéris qui reviennent d'ailleurs.
Qui reviennent chez eux, dans leur maison rouverte,
S'appuyant l'un sur l'autre ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ incertains de leurs pas –
Ils vont se regardant et parlant encor bas
A travers le jardin dont la pelouse est verte –

Ils gardent dans leurs yeux le soleil du midi
Et dans l'eau du bassin ils se trouvent moins pâles
Mais ils ont peur encore et se couvrent de châles
Lorsque le soir descend dans le parc attiédi –

Car sont-ils bien guéris ? Ne sont-ils plus malades
Du mal d'être tout seul et de ne pas aimer ?
Et leurs cœurs, doucement inquiets, vont semer
Leurs rêves dans le vent sonore des sérénades !

Nous sommes dans l'amour comme sur un navire
Qui prend le large et va vers un port lointain ~~[illegible]~~
~~A l'heure où lentement le soleil a saigné~~
~~[illegible] au fond du ciel que [illegible].~~
Le ciel est bleu ; les flots ont des plis de satin
Sur le corps de la mer géante qui s'étire.

Les passagers d'amour penchés sur les haubans,
Tandis qu'un vent léger ~~[illegible]~~ enfle les voiles [illegible]
Regardent l'horizon qui leur [illegible]
Afin d'éterniser ces heureux soirs tombants.

Les espoirs en-allés, suivis de passions vagues ~~par le chemin des vagues~~
Ils devinent déjà qu'au bout de l'horizon
Chacun d'eux s'en ira dans une autre maison
~~[illegible] [illegible] [illegible] vagues~~
Et qu'ils n'ont pour s'aimer que le chemin des vagues !
Afin de prolonger l'amour qui leur est cher
Ils voudraient arrêter ou ralentir l'allure
Du vaisseau dont le vent fait claquer la voilure
Ils voudraient élargir et reculer la mer.

Car la peur de se perdre à la fin du voyage
L'inéluctable adieu qui doit les séparer,
Le port où les marins descendront amassés
Le navire lassé de s'ouvrir un sillage,

Toute la vision de leur bonheur détruit
Quand ils auront fini la longue traversée
Met un trouble si grand au fond de leur pensée
Qu'ils n'osent même plus s'embrasser dans la nuit !

de la Littérature

Je me souviens d'un soir de passion farouche
Où tout en t'embrassant je t'ai mordu la bouche.

Et ton sang a coulé ; tes lèvres ont saigné
Et ton visage pâle en était tout baigné.

En était tout rougi comme le bord d'un vase
Où coulerait le jus de fruits mûrs qu'on écrase

Quand tu lèves les bras, ~~[illegible]~~ câline et provocante
Ton buste est mis en amphore aux contours sinueux
Où tes cheveux sont roux comme un vin d'Alicante.

~~Parmi les senteurs d'or~~ Dans l'or, l'ajoute et l'ivoire de ce vin capiteux
Laisse-moi ~~[illegible]~~ m'enivrer en de longues extases
Et me soûler de toi comme un voluptueux.

~~J[illegible]~~

Tes boucles ont reflets de anneaux de topazes.
Je les glisse à mes ~~doigts~~ mains de royale pâleur
Pour approcher tes yeux qui sont de ~~nuage~~ nobles vases,

~~Sa [illegible]~~,

Ta lèvre où l'on sent le parfum capiteux
Que met sur leurs essors une ~~[illegible]~~ rose ~~naissante~~ nouvelle
Dont le bouton s'entr'ouvre en sentant la chaleur.
~~Et que pour m'effleurer~~ Mais quand pour m'éblouir, ~~ta~~ ta tête s'échevèle
Suivant l'incendie l'or en ses jets fulgurants
~~[illegible]~~ Tes yeux rouvrant l'avare absurde et sans cervelle,

Allongeant ses doigts fous, crispés et conquérants
~~[illegible]~~
Parmi ces rouges cheveux d'amazone et de reine,
Parmi ces ~~[illegible]~~ cheveux roux aux frissons odorants,

Comme dans l'or vidant d'une cassette pleine.

Je vous ai vue en rêve au fond d'un soir tragique
Où mourait dans la pourpre un soleil léthargique
Dont l'orbe était rougi comme un blason usé.

Sur la croix de mon Art j'étais martyrisé
Et le tourment de l'Œuvre entrait son fer de lance
Dans mon cœur qui saignait et mourait en silence —
Vous étiez à genoux, dans vos sombres manteaux,
~~[illegible]~~
Et vos yeux regardaient l'ironique écriteau
Et sur le gibet noir mon corps rigide et maigre
Et la foule emplissant ma bouche de vinaigre !
~~[illegible]~~ Tout au fond s'étendaient des paysages bleus
Et le vent grelottait dans les arbres frileux —
Et pendant qu'à mes pieds d'autres femmes, ainsi que
Couvertes de tissus aux reliefs de camées,
Comme dans les Memling et les Quentin Metsys
Traçaient ~~[illegible]~~ leurs doigts fins, bréviaires comme un lys.
Et vous, considérant ma ~~[illegible]~~ agonie,
Sentant dans votre cœur descendre mon génie.
Heureuse alors que je mourais pour vous,
Et séchant ~~[illegible]~~ au vent vos larges cheveux roux,
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~

~~[illegible]~~ !

Vous suiviez un départ d'anges dans les nuits,
Aux ailes de condor lentement remuées
Qui s'en allaient porter mon âme au Tout-Puissant...

Et vos cheveux étaient tout rouges de mon sang !

Vers pour une Rousse.

I

D'autres méconnaîtront tes nobles cheveux roux
Qui par dessus ta tête originale ondulent,
Et flambent sur tes yeux qui sont comme des trous
Où l'on sent dans du noir des étoiles qui brûlent.

Moi je trouve à présent d'un fade à défaillir
Les cheveux blonds ou bruns, et les boucles châtaines,
Quel que soit le souci qu'on mette à recueillir
Dans leurs parfums nouveaux l'âme des fleurs lointaines.

La blondeur m'est banale et le noir exécré,
Car parmi les toisons je n'en adore qu'une ;
C'est, autour de ta tête au teint rose et nacré,
Ta chevelure d'or comme un halo de lune !

II

Oh ! ces cheveux, couleur de forêt automnale,
Couleur de bois rouillés par novembre approchant.
Oh ! ces cheveux rougis comme un soleil couchant
Chauffant de leurs reflets ton visage un peu pâle.

Oh ! ces cheveux pareils à des poils de lions
Dont un je ne sais quoi s'exhale de sauvage ;
Cheveux lourds, flots houleux ondulant au rivage,
Qu'un peigne arrête et mord dans leurs rébellions !

Cheveux fauves, drapeau glorieux qui s'arbore
Inoubliablement dans l'âme du passant ;
Casque de cuivre rouge où coulerait du sang
Qui dans le sombre soir s'atténue et se dore.

Oh ! ces cheveux ! Gerbe tordue, épis brûlés !
Oh ! ces cheveux ! Flambeau vivant, torche brandie
Torche de faste et d'or où déjà s'incendie
L'impénétrable ciel de mes jours troublés !

—

III

C'est un inespéré mais solennel aveu :
Moi qui croyais mon cœur comme un glaçon polaire,
Je le sens qui se fond soudain et qui s'éclaire
Pour avoir approché ta crinière de feu.

Il me monte au cerveau comme un coup de folie
Et tes rares cheveux — toi que je veux aimer —
Seront le brasier rouge où je vais consumer
Le sachet odorant de ma mélancolie.

Voici que chante en moi le chant tumultueux
Des désirs, des baisers, des soirs voluptueux
Où je déroulerai tes cheveux dans l'alcôve..!

Et baisant et mordant ta riche toison fauve
Je croirai — réjoui de mon sort non-pareil —
Avoir bu de la flamme et mangé du soleil !

Georges Rodenbach

14 Novembre. 85.

Pour Elle !

Comme c'était bon hier, quand je t'ai lu des vers,
Des vers tristes, des vers d'amour, des vers d'absence ;
Je mettais dans ma voix comme une réticence
Et les rythmes semblaient des vols à peine ouverts.

Des vers d'oubli parlant de barques disparues,
Avec des gestes lents qui traversent la mer ;
Des vers doux évoquant le veuvage et l'hiver
Et des voiles de deuil dans la neige des rues.

Soudain j'ai vu tomber, silencieusement,
Des larmes de tes yeux sur les pages du livre..
Oh ! comme à ce moment je me suis senti vivre !

Comme je t'ai bien plus aimée à ce moment,
Et, tel qu'un merveilleux remède à mes alarmes,
J'ai sur tes yeux presque fermés — j'ai bu tes larmes !

Georges Rodenbach

30 Décembre 1885.

Chère Anna, prière d'écrire cela en me lisant — pour toi ! Ce sonnet vaut moins que les autres vers, mais vois-y une attention de mon cœur — une marque de tendresse car j'espère que tu ne diras plus que je n'ai pas assez de tendresse pour toi. Dis ? quelle bonne soirée hier — avec ce poétique retour par l'église du Sablon — j'en suis encore tout impressionné —

A demain, chère, ma si chère Anna !

G.

L'amour est-il si rare aux jours où nous vivons
Que pour en arborer l'orgueil et la folie
Une longue clameur pleine de cris bouffons
Nous vienne poursuivre la Déesse abolie,
L'amour est-il si rare aux jours où nous vivons !

Nous, nous continuerons l'amour libre et sans règles
Malgré la foule absurde et ses rébellions,
Et nous nous aimerons comme s'aiment les aigles
Comme les goëlands et comme les lions,
Nous, nous continuerons l'amour libre et sans règles !

Puisque notre amour est éternel comme un Dieu
Et marque le plus haut sommet de notre vie
Debout sur l'avenir comme sur un ciel bleu
Il est bien juste aussi qu'on nous le crucifie
Puisque notre amour est éternel comme un Dieu !

—

XI

Si frais, tes doigts ont l'air d'avoir joué dans l'eau,
Tes doigts frêles, pareils aux doigts de ces infantes
Avec de clairs bijoux sur leurs robes bouffantes
Qu'on voit au fond d'un parc dans quelque ancien tableau !

Au charme du printemps, ton charme s'apparie ;
Et tes cheveux soyeux et rosés tu les as
Mêlés comme un bouquet de jaunes mimosas
Aux roses ~~[illegible]~~ pâles dont ta figure ~~est~~ s'fleurie.

Quelque chose de doux, de vague et d'émouvant
Te parle au fond des bois par les bouches du vent,
Et sous l'ombrelle à fleurs qu'en marchant tu secoues,

Sous ton parasol blanc lentement remué,
Je regarde un rayon qui s'est insinué
Et l'ombre et le soleil se disputer tes joues !

Qui s'avançaient, portant des flambeaux et des palmes
Et dont les cheveux roux tels qu'un ~~[illegible]~~ camail doré
S'épandaient sur leur dos avec des frissons calmes !

Et puis voici venir sur le ciel mordoré
Les Femmes de Venise en une haute allure,
Qui, voulant éblouir quelque amant adoré,

Étalaient autrefois leur pâle chevelure
Sur le marbre chauffé de leurs palais vermeils
Pour que le couchant rouge y plaquât sa brûlure,

Et pour que, s'enflammant de rayons non-pareils
Leurs cheveux, enrichis des célestes aumônes
Retinssent à jamais les baisers des soleils.

Comme sur une ruche un vol d'abeilles jaunes !

Tous deux songent alors, heureux visionnaires,
À Raphaël, martyr du grand spasme sacré
Lui qui n'a pas voulu voir son désir ancré
Dans le port calme et sûr des amours ordinaires.

Oh! mourir comme lui d'un excès de bonheur!
Le même soir, la même mort mystérieuse,
Mort séraphique, mort miséricordieuse
Qui fait passer du songe à la mort sans douleur!

—

(1

Non! c'était un blasphème et la grâce me touche!
Dans l'église d'amour à l'autel de la blancheur
Je tends humilié comme un pauvre pêcheur
Et les ~~[illegible]~~ premiers Avé refleurissent ma bouche!

~~[illegible]~~
Mais l'orgueil était impie et ~~je [illegible]~~
j'étais aveuglé.

Mais voici qu'un charbon ardent — comme Isaïe —
M'a fait réapprendre l'ancienne foi trahie
Le Dieu s'est fait propice à mon cœur déréglé!

~~J'ai ployé les genoux; je crois, je me confesse.~~
~~J'ai [illegible] la loi comme un enfant [illegible]~~
~~Qui va s'asseoir au prêtre [illegible]~~.

~~L'[illegible]~~

~~D'avoir conduit mon âme en des chemins mauvais,~~
~~Mais toi, ma douce Vierge, ô toi qui le savais~~
~~Voici que tu t'assieds près de moi pour la messe!~~

~~Et voici que là tiens ton regard attaché~~
~~Sur~~
~~Et ton baiser descend vers moi, comme une hostie~~
~~L'azur d'amour et Dieu et la foi que j'embrasse~~
~~et je suis sans l'amour~~

~~Avec l'impression d'être en état de grâce~~

2

J'ai beau me dire alors qu'un grand amour nuira
Au poète qui doit varier ses caprices,
Car plus il est nombreux l'~~essaim blond~~ les cheveux blonds des actrices 2
Plus s'égaye à la rampe un décor d'opéra.

Je me dis qu'il en est aussi de son poème —
Qu'il ~~faut~~ doit donc à chacune emprunter quelques chants, 3
Et ~~promener~~ paraître toujours, par la ville et les champs
~~Son manteau d'amoureux~~ ~~et ses pieds de bohème~~.
D'un tas de rubans neufs son chapeau de bohème

J'ai beau lutter, vouloir vivre comme les forts
~~Vers~~ la foi dans mon art en faisant une armure
Sans amour ~~Loin du monde~~, attendant que mon œuvre soit mûre
Et lui soufflant mon âme en d'incessants efforts.

~~C'est en vain~~, ~~j'ai senti d'abord un trouble vague~~
Je suis vaincu ! D'abord c'étaient des troubles vagues
Et comme une secousse en lui serrant les mains ; 5
Mais aujourd'hui je sens des désirs surhumains
De rafraîchir ma lèvre aux chatons de ses bagues

Quand elle me regarde avec un air vainqueur 6
Par ces tranquilles soirs d'été mélancoliques,
Il semble que ses yeux profonds et métalliques,
Comme des poignards d'or, me font des trous au cœur !

Et soudain par ces trous toute ~~ce que j'ai de sale~~ une éclaboussure
~~Du cœur~~, De vices, de péchés honteux ~~de lui~~, d'orgueil amer 7
S'échappe, comme on voit quand ~~la plaie est malsaine~~ on ouvre la chair
Tout le sang vicié sortir par la blessure —

Ta tête est sur toi comme de cramoisi, et les cheveux les plus déliés de ta tête sont comme de l'écarlate.

Cantique des Cantiques. VII. 5.

J'ai plié les genoux, je ne suis plus athée,
Et mon inquiétude m'est tout à coup ôtée
Et je redeviens simple ~~[illegible]~~
ainsi qu'au premier jour.

L'amour, c'est Dieu ! voilà le culte que j'embrasse.
~~[illegible]~~
Et mon péché n'étant remis, j'ai dans l'amour
La calme impression d'être en état de grâce !

—

Voici que le cortège adorable des Rosettes
S'en vient vers moi du fond du Passé fabuleux
Par des chemins d'azur, de lumière et de musique.

C'est d'abord la première avec ses grands yeux bleus
Ève, pour faire oublier sa chute originelle,
Comme un fruit de péché, cache son sein frileux !

Et pendant que la rose épanouie en elle
Lentement l'accompagne et s'exalte à la voir
Déplier dans le vent sa toison comme une aile.

Voici venir après, sous la pourpre du soir,
La Magdeleine, avec son vase d'aromates
Qui se drape en marchant dans ses longs manteaux noirs.

Des pleurs coulent sur son visage aux pâleurs mates
Et ses cheveux baignés du sang du divin Fils
Sont, pour l'éternité, rougis de ses stigmates !

Voici venir encor les Vierges que tu fis
Ô Memling, les martyrs, les gothiques, les élues
Au visage ivoirin comme leur crucifix,

Le soir, quand je vous vois, la joie est toujours neuve :
1 À peine séparés, nous nous sentons absents ;
Le temps, à vivre seul, est si long, et je sens
La journée entre nous s'élargir comme un fleuve !

~~Mais, triste loin de vous, je m'imagine alors~~
~~Que chaque nouveau vers se pose nouvelle arche~~
~~Sur l'heure qui fuit, fleuve, ainsi qu'une eau qui marche,~~
~~Et que je vais ainsi réunir les deux bords.~~

Puisque longue nous est l'absence la plus brève,
Je multiplie ainsi nos heureux rendez-vous,
3 Et mes souvenirs vont en silence vers vous
Sur les vers s'allongeant comme des ponts de Rêve !

Mais triste loin de vous je m'imagine alors
2 Que chaque nouveau vers est une nouvelle arche
Sur l'heure qui s'enfuit pareille à l'eau qui marche
Et que j'aurai bientôt réuni les deux bords !

Un soir que nous étions tête à tête, plongés
Dans le divin sommeil des extases finies,
J'ai rêvé que plus tard nous serions allongés
Sur un grand sarcophage, après nos agonies.

Et que nos corps jumeaux, chastement copiés
Dans le marbre, en un coin pieux de cathédrale,
Reposeraient avec un lion sous leurs pieds
Parmi les encens bleus déroulés en spirale.

Que nous serions tous deux dans le même maintien,
Pareillement couchés et pareillement pâles,
Sculptés gothiquement comme un couple chrétien
Sur la rigidité de nos pierres tombales.

Que sur le mausolée, ayant aux quatre coins
Des lévriers de marbre aux contours héraldiques,
On te représenterait, les yeux clos, les doigts joints,
Une robe sans plis sur tes genoux pudiques.

Et qu'ainsi nous serions, durant l'éternité,
Pareils à ces chevaliers près de leurs châtelaines,
Légendaires patrons de la fidélité
A qui l'on brûle un cierge et l'on fait des neuvaines!

V

Tous les grands Inspirés je les retrouve en vous !
La Forêt, elle s'ouvre en touffes grandioses
Parmi l'emmêlement de vos longs cheveux roux.

La Mer, elle se berce avec des frissons roses
Dans le balancement de vos seins blancs, pareils
A des vagues d'écume où rouleraient des roses.

Le Ciel, je le retrouve avec tous ses soleils
Ses nuages de flamme et d'argent qui circulent
Le chœur incendié de ses astres vermeils,

Avec sa profondeur que les longs soirs reculent,
Je le retrouve au fond de vos yeux ténébreux
Où l'on sent dans du noir des étoiles qui brûlent !

La Musique, elle vibre en rythmes ~~langoureux~~ douloureux,
Concert exaspéré de voix correspondantes,
De violons jumeaux qui se plaignent entre eux,

La Musique, elle vit sur vos lèvres ardentes
Révélant tout l'amour qui se cache au dedans,
Lorsque je fais chanter en suprêmes andantes

La chanson du Plaisir au clavier de vos dents !

———

II

II

Oh ! ces cheveux, couleur de forêt automnale,
Couleur de bois rouillés par novembre approchant !
Oh ! ces cheveux rougis comme un soleil couchant
Chauffant de leurs reflets ton teint de nacre pâle.

Oh ! ces cheveux pareils à des poils de lions
Dont un je ne sais quoi s'exhale de sauvage.
Cheveux lourds, flots houleux ondulant au visage
Qu'un peigne arrête et mord dans leurs rebellions !

Cheveux fauves, drapeau ~~glorieux~~ qui s'arbore / de pourpre
Inoubliablement dans l'âme du passant !
Casque de cuivre rouge où coulerait du sang
Qui dans le sombre soir s'atténue et se dore.

Oh ! ces cheveux ! Gerbe tordue, épis brûlés !
Oh ! ces cheveux ! Flambeau vivant, torche brandie,
Torche de faste et d'or où déjà s'incendie
L'impénétrable ciel de mes jours reculés !

I

J'aurai magnifié ta forme inaltérable,
J'aurai fait éternel ce qui n'avait qu'un jour,
Et dans des vers de cuivre enfermant ton contour,
Plaqué comme une armure à ton sein vulnérable!

Je t'aurai mise droite hiératiquement,
Portant dans tes doigts fins mon cœur mélancolique
Que figure à jamais un grand lys symbolique
Où dort dans la blancheur mon unique serment.

Car c'est la seule, toi, Reine du crépuscule,
Dont le corps souverain ne m'aura pas menti,
Et qui m'auras fait voir l'Idéal pressenti
Quand tes cheveux s'ouvraient comme un drapeau qui brûle.

Qu'importera ton nom aux hommes de demain,
Vain pavillon perdu d'un vaisseau qui s'ensable;
Une chose de toi demeure impérissable,
Ce sont tes longs cheveux d'or rouge et de carmin.

Car je les ai pendus pour les saisons lointaines,
— Tels les fils de la Vierge aux arbres du printemps. —
Je les ai suspendus, tes beaux cheveux flottants,
Aux branches de mes vers debout comme des chênes!

III

Moi qui croyais ma bouche hostile à tout aveu,
Moi qui croyais mon cœur comme un glaçon polaire,
Je le sens qui se fond soudain et qui s'éclaire
Pour avoir approché ta crinière de feu.

Il me monte au cerveau comme un coup de folie,
Et tes cheveux flambants — toi que je veux aimer —
Seront le brasier rouge où je vais consumer
Le sachet odorant de ma mélancolie.

Voici que chante en moi le chant tumultueux
Des désirs, des baisers, des soirs voluptueux
Où je déroulerai tes cheveux dans l'alcôve !

Et baisant et mordant ta riche toison fauve
Je croirai — réjoui de mon sort non pareil —
Avoir bu de la flamme et mangé du soleil !

V

Mon peintre génial, apprends-moi, Titien,
Où — dans quel bois rouillé, quelles fauves étoiles —
Où l'avais-tu cherché ce Roux vénitien
Qui pour l'éternité met un nimbe à tes toiles !

Est-ce en une forêt que l'automne brunit,
Est-ce en de vieux salons dont meurent les dorures ?
Où l'avais-tu trouvé, ce ton qui réunit
Des gammes d'anciens cuirs et de riches fourrures !

Est-ce en un lac dormant où s'éteint le soleil
Dont le dernier rayon jaunit l'eau pâle et triste !
Est-ce en un plat de cuivre empli de sang vermeil
Où songe, les yeux clos, le chef de Jean-Baptiste ?

Ou peut-être avais-tu regardé seulement
Les femmes de Venise — ô Maître qui rayonnes —
Copiant leurs cheveux avec tes doigts d'amant,
Leurs cheveux roux, pareils à des poils de lionnes !

V

IV

Laisse-moi contempler tes boucles lumineuses
Et sous ton voile blanc tes lourds cheveux dorés ;
Ils ont le ton rouillé des eaux ferrugineuses
Qui mêlent de l'écume aux cailloux mordorés.

Mais je rêve plus tard de la voir étalée
Cette ample chevelure, au seuil de ton sommeil ;
La source aura grandi pour courir la vallée
Et mettre sur ta chair des frissons de soleil.

Puis soudain dans ces soirs d'amour et de folie
Ta toison s'épandra comme un fleuve orageux
Roulant du feu, de l'or, du sang et de la lie
Entre tes seins debout comme des pics neigeux.

Alors je plongerai dans tes cheveux ma tête
Où trône en plein azur le fier entassement
De mes rêves pareils à des beffrois en fête,
Pour qu'ils y soient mirés impérissablement !

Et pour qu'après l'amour ils gardent dans leurs houles
Ces souvenirs de moi, pour toujours ébauchés,
Comme un fleuve superbe et dédaigneux des foules
Roule encor, loin du port, des tours et des clochers !

IX

Oui, chère, tu fais bien de me prêcher le calme,
Et le dédain pour les insultes des méchants,
Et de continuer la gloire de mes chants,
Car pour moi ta parole a des fraîcheurs de palme.

Tu me dis que c'est juste et providentiel
De laisser lentement, à l'heure accoutumée,
Les toits nous envoyer leurs cris et leur fumée
Et d'être un clocher fier, isolé dans le ciel.

Oui, ton conseil est bon et malgré les coups rudes
Je me conquiers moi-même aux fières altitudes....
Un clocher effeuillant des musiques dans l'air,

Qui se grise lui-même avec ses fleurs de fer,
Durables fleurs tombant sur le bruit que vous faites,
Vous qui vivez à terre en des œuvres muettes!...

XXII.

Je vous ai vue en rêve au fond d'un soir tragique
Où mourait dans la pourpre un soleil léthargique
Dont l'orbe était rongé comme un blason usé.

Sur la croix de mon Art j'étais martyrisé,
Et le tourment de l'Œuvre entrait son fer de lance
Dans mon cœur qui saignait et mourait en silence.
Vous étiez à genoux, dans un sombre manteau,
Et vos yeux regardaient l'ironique écriteau,
Et sur le gibet noir mon corps rigide et maigre,
Et la foule emplissant ma bouche de vinaigre !

Tout au fond s'étendaient des paysages bleus
Et le vent grelottait dans les arbres frileux,
Ce pendant qu'à mes pieds d'autres femmes aimées,
Couvertes de tissus aux reliefs de camées,
Comme dans les Memling et les Quentin Metsys,
Tenaient en leurs doigts fins leurs âmes comme un lys.

Et vous, considérant ma divine agonie,
Sentant dans votre cœur descendre mon génie,
Heureuse atrocement que je mourrais pour vous,
Et secouant au vent vos larges cheveux roux,
Vous suiviez un départ d'anges dans les nuées,
Aux ailes de condor lentement remuées,
Qui s'en allaient porter mon âme au Tout-Puissant...

Et vos cheveux étaient tout rouges de mon sang !

XVI

Quand tu lèves les bras, câline et provoquante,
Ton buste en une amphore aux contours sinueux
Où tes cheveux sont roux comme un vin d'Alicante.

Dans l'or liquide et froid de ce vin fastueux
Laisse-moi m'enivrer en de longues extases
Et me soûler de toi comme un voluptueux.

Tes boucles, on dirait des anneaux de topazes.
Je les glisse à mes mains de royale pâleur
Pour approcher tes seins qui sont de nobles vases,

Des vases où l'on sent le parfum cajoleur
Que met sur leur ivoire une rose nouvelle
Dont le bouton s'entr'ouvre en sentant la chaleur.

Mais quand, pour m'éblouir, ta tête s'échevèle,
Faisant ruisseler l'or en lingots fulgurants,
Je suis soudain l'avare absurde et sans cervelle,

Allongeant ses doigts fous, crispés et conquérants,
Parmi ces longs cheveux d'amazone et de reine,
Parmi ces cheveux roux aux frissons odorants,

Comme dans l'or vivant d'une cassette pleine.

XX

Oh! ses divins baisers qui sont ensorceleurs
Et glissent comme un feu céleste dans les moëlles!
Ses lèvres, on les prend pour des lèvres d'étoiles
Et ses baisers pour des attouchements de fleurs.

Oh! ses baisers furtifs, papillons qui sans trêve
S'abattent sur le front, sur la bouche et les yeux;
Flocons de neige éparse au vol silencieux,
Bouquets fleuris tombant des pommiers blancs du Rêve!

La mort, plutôt la mort que de ne plus sentir
Ses lèvres lentement sur moi s'appesantir
Dans une effusion des âmes assorties.

C'est comme qui dirait une manne d'hosties!
Et c'est pourquoi j'espère en toi, miserere!
Pour m'embrasser ainsi le soir où je mourrai!

S'il est pour notre amour un destin souhaité
— Toi qui m'offres les fruits de ta jeune poitrine —
C'est que tu sois pour moi comme la Fornarine
Et que je meure aussi, tué de volupté.

Mourir de volupté ! Sentir s'enfuir sa vie
Ainsi qu'une eau tarie au soleil, dans les fleurs !
Aimer ! Passer du songe à la mort, sans douleurs,
Et voir son âme éteinte avant d'être assouvie !

Ô Raphaël ! Martyr du grand spasme sacré
Toi qui n'as pas voulu voir ton désir ancré
Dans le port calme et sûr des amours ordinaires

Toi qui connus la mort douce des poitrinaires
Je t'envie et je veux que notre amour soit tel
Qu'en me faisant mourir, il me fasse immortel !

Quand par de durs chemins de pierres et de cendre
On arrive jusqu'au sommet d'un grand amour,
Une mélancolie, au déclin clair du jour,
Avertit les amants qu'il faudra redescendre.

Redescendre, quitter la cime aux grands oiseaux
Les grands oiseaux des fiers espoirs, des nobles rêves,
Pour revenir, après des extases trop brèves,
Parmi la plaine et la langueur des froides eaux.

Alors une pensée étrange les effleure ;
Eux dont l'amour est trop haut monté pour déchoir :
— Mourir à deux de tant s'aimer, le même soir !
S'évader dans la mort des trahisons de l'heure !

Éterniser l'amour ! le sauver du réveil !
Éteindre l'âme, avant qu'elle soit assouvie !
Mourir à deux, d'amour ! sentir s'enfuir sa vie
Comme un torrent caché dans les fleurs, au soleil !